



Nous, les petits enfants de Tito

De Simon Pitaqaj

Ce texte a reçu les Encouragements dans le cadre de l'aide à la création d'Artcena 2016

Revue de presse

NOUS, LES PETITS ENFANTS DE TITO

Durée : 1h

Accessible : dès 13 ans

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes

Soutiens : DRAC Île-de-France (compagnonnage avec la compagnie Amin Théâtre - 2017), ARTCENA (Encouragements dans le cadre de l'Aide à la création), Région Île-de-France, Département de l'Essonne, Agglomération Grand Paris Sud, la ville de Corbeil-Essonnes, la Médiathèque Chantemerle à Corbeil-Essonnes, l'Amin Théâtre / La Friche (résidence de création) et création Le Colombier / Cie Langajà Groupement à Bagnolet (création), lycée Robert Doisneau (résidence de récréation).

ÉQUIPE

Auteur, metteur en scène, comédien : **Simon Pitaqaj**

Collaboration artistique : **Cinzia Menga et Samuel Albaric**

Création sonore et musique : **Cyrille Métivier, Arnaud Delannoy**

Création lumière : **Flore Marvaud**

Régisseur : **Marco Laporte, Cédric Lasne** (en alternance)



CALENDRIER

Création 2017

Dates passées

Théâtre le Colombier (93) – du 21 au 26 mars 2017 (6 représentations)

La Friche - Amin Théâtre (91) – mars 2017 (2 représentations)

Théâtre de Corbeil-Essonnes (91) – 1 décembre 2017 (1 représentation)

Maison d’arrêt de Fleury-Mérogis (91) – 4 décembre 2017 (1 représentation)

Théâtre le Colombier (93) – 15 et 17 mars 2018 (2 représentations)

Théâtre de la Reine Blanche (75) – du 16 au 22 mai 2018 (7 représentations)

Théâtre de Corbeil-Essonnes (91) – 6 octobre 2018 (2 représentations)

IF Avignon (84) – 13 juillet 2020 (1 représentation)

Le TAG (dans le cadre de l’Été Culturel) (91) – 3 septembre 2020 (1 représentation)

Théâtre Dunois - hors les murs : Lycée Wallon à Paris (75) – 20 mai 2021 (2 représentations)

Théâtre Dunois - hors les murs : Lycée Jean Macé à Vitry-sur-Seine (94) – 1 juin 2021 (2 représentations)

SYNOPSIS

Comme toujours, une guerre éclate, l'enfant troque une vieille maison en brique au pied des montagnes contre une cité HLM en banlieue parisienne. Ce pays, c'est la Yougoslavie et cet enfant, c'est moi.

Nous, les petits enfants de Tito, raconte la fuite du pays natal pour échapper aux prescriptions de la terre et du sang. Albanais du Kosovo, je quitte une culture minoritaire imprégnée de mythes et de légendes pour entrer dans un monde périphérique. « Mais la marge, c'est ce qui tient la page » et rend l'écriture possible.

Ce que j'écris, ce que je décris, c'est la rencontre entre les personnages qui ont peuplé mon enfance et forgent mon identité - les pachas Turcs, les fantômes de chevaliers sans tête, les duels entre frères ennemis, les devins prophétisant quelque commandement confus - et les récits urbains de match de foot perdus, de cours de techno bordéliques, de kebabs avariés, de vacances au ski aux fins tragiques.

Dans cette vie nouvelle, j'apprends ce que je suis et ne suis pas, je revêts plusieurs visages, je découvre l'unique et le multiple, je grandis, je rapetisse... bref, je deviens un homme qui montre et cache ses cicatrices.

C'est un récit de théâtre, c'est une autobiographie, c'est une fiction. Mon verbe est celui d'un étranger qui tente de franchir une frontière, celle des apparences

PRESSE



La Reine Blanche / texte, jeu et mes Simon Pitaqaj

Publié le 23 avril 2018 - N° 265

Simon Pitaqaj interprète avec maestria le texte qu'il a écrit à partir de ses souvenirs de jeunesse. Un témoignage poignant, une remarquable leçon de théâtre et un éblouissant brûlot politique !

Les enfants de l'immigration peinent à faire entendre l'originalité, la force et la drôlerie iconoclaste de leur voix : certains les craignent et les espèrent enracinés là où sont parquées leurs familles ; les autres les acceptent à condition qu'ils fassent l'effort de leur ressembler. Dans les médias, les caricatures en miroir de l'encapuchonné crapuleux et du transfuge de classe ambitieux alternent : l'autre enkysté dans son étrangeté contre l'autre devenu alter ego par mimétisme... Simon Pitaqaj est arrivé du Kosovo à quinze ans sans parler un mot de français. Il a vécu le passage d'une vieille maison dans les Balkans à une cité HLM en banlieue parisienne et la scolarisation dans une classe pour allophones à Aubervilliers, alors qu'il espérait que l'exil parisien lui offrirait une bicyclette et la vue sur la Tour Eiffel. Autofiction à l'humour décapant, son spectacle se moque allègrement des lieux communs : « Je suis un mafieux comme tous les Albanais », prévient d'entrée son double théâtral, clone de Tony Montana dans Scarface, mine à répliques pour les mômes de banlieue des années 90. Quand on ne fait pas envie, autant faire peur !

La faute à Voltaire

Les lumières de Franz Laimé et la création sonore de Cyrille Métivier suffisent à planter le décor de ce soliloque qui convoque de nombreux comparses imaginaires. Il y a d'abord les copains, au premier rang desquels Rachid le Koala, tué pour rien, et dont le père avait fui l'Algérie et une autre misère que celle des Balkans. Il y a aussi tous les personnages des légendes kosovares, où la construction des ponts exige des sacrifices humains et où on vend sa mère et son père pour rembourser le pacha turc... L'adolescent que campe Simon Pitaqaj aimerait bien raconter ce qui fait la chair de sa mémoire et la saveur de ses racines, mais personne n'écoute : ni les copains, qui rêvent d'Amérique flamboyante et de boîtes de nuit à Val-Thorens où « pécho » des Suédoises, ni les profs qui hurlent pour ne pas entendre, ni la société, qui relègue dans les classes techniques les enfants dont on croit qu'ils ne savent pas penser, au prétexte qu'ils parlent mal le français. Coule alors le sang, ici comme ailleurs, et pendant que saigne le Kosovo et tous les pays que leurs parents ont quittés, les enfants des immigrés finissent en Gavroche, sur le sol du pays des droits de l'homme. Avis aux amateurs de solutions faciles et aux aveugles méprisants qui préfèrent demeurer à l'abri des effluves de la zone : le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment. Sans pathos, sans appel à la pitié, sans vulgarité lacrymale, sans indécence et sans compromis, l'homme de théâtre dit ce qu'il sait. Il offre l'occasion d'une salvatrice et lucide leçon d'histoire contemporaine à tous ceux qui préfèrent l'ignorance ou le fantasme.

Catherine Robert – journal *La Terrasse*

Nous, les petits-enfants de Tito, écriture, mise en scène et jeu de Simon Pitaqaj (Le Square Editeur)



« Albanais du Kosovo, je quitte une culture minoritaire imprégnée de mythes et de légendes pour entrer dans un monde périphérique », dit, franc de port, l'auteur, metteur en scène et comédien, Simon Pitaqaj, retraçant avec humour et dérision son périple adolescent depuis les montagnes des Balkans – autobiographie romancée.

Dans son pays, la guerre éclate, et le garçon quitte la terre natale et ses traditions rurales ancrées dans le temps, passant par Belgrade, la capitale, – « là où Tito a dirigé mon pays, la Yougoslavie -, ville-étape où il joue au foot avec des Serbes – des durs devant lesquels il ne se soumet pas et qu'il agresse à titre préventif -, avant de partir en train pour Paris où il rêve de faire du vélo au pied de la Tour Eiffel.

Fidèle à la parole donnée et sacrée – la Besa -, son père, parti travailler en France et vivant dans un appartement, est venu chercher le fils dans son petit village natal :

« Et v'la que je vais quitter mon pays, la Yougoslavie. Et v'la que je vais quitter la boue et la bouse des vaches de mon village, Et v'la que je vais quitter ma famille ensanglantée par la vendetta, Et v'la que je vais quitter la puanteur du sang qui commence à se sentir et à couler entre Serbes et Albanais ! »

Les promesses que se fait l'enfant à la perspective de son départ l'entraînent loin.

Or, les contes et légendes albanaises – terreau d'une culture traditionnelle imagée et portée par un onirisme puissant, entre domination turque séculaire et résistance albanaise – coexistent dans un même imaginaire vif pour le salut du personnage qui se construit, vaille que vaille, entre désenchantements, déconvenues et espoirs.

Dans sa barre HLM de Seine-Saint-Denis, sa cité – ensemble urbain connoté négativement, formé de grands immeubles où vivent des personnes à revenu modeste, dans le voisinage plus ou moins proche de Paris -, le voyageur arrêté brutalement dans l'envol bienfaisant et salutaire de ses songes prend conscience d'appartenir irréversiblement – et pour un temps circonscrit – à un univers urbain cerné géographiquement par le passage du périphérique, séparateur obligé de conditions sociales.

L'adolescent rêveur et déterminé ne traverse que rarement la ligne de démarcation jusqu'à la Tour Eiffel.

Pour le narrateur, les souvenirs des Pachas turcs, des fantômes de chevaliers sans tête, les duels entre frères ennemis, les vrais ou les faux devins, pallient à la dureté d'un monde où les jeunes, quoiqu'ils fassent, se sentent déconsidérés, dans les rues de leur ville par le regard hostile des passants, et au collège, par les professeurs.

Ses amis d'infortune de la cité, avec lesquels il va à l'école et joue au foot, se nomment Belaïd, Momo, Yacine le Vampire, Ali, Abdel, Bilel, Moussa, Ahmed et Rachid le Koala, et leur langage est évocateur du malaise des quartiers « difficiles » – : « ça parle, ça gueule, ça s'insulte, ça bouge, ça rigole, ça crache, ça négocie, ça fait des affaires, ça calcule, ça se tape Et parfois ça meurt ! »

Ainsi, par son expérience personnelle, son cheminement géographique et mental intime, le protagoniste est passé de l'état d'enfance à l'état d'homme achevé. Un parcours de formation que l'apprenti a négocié intérieurement, à sa manière, et à l'issue duquel, livré à lui-même très tôt, il est devenu un être humain autonome.

L'intégration du narrateur s'est faite patiemment avec le temps : il choisit un métier artistique – l'écriture, la mise en scène, le jeu du comédien -, sachant patienter, tandis que ses autres camarades d'infortune, venus du Maghreb ou d'Afrique, prennent de plein fouet les affres de l'hostilité sociale, de la xénophobie, du racisme

de la part des populations autochtones face aux populations issues de l'immigration.

D'ailleurs, ironique et égrainant des gestuelles variées, le comédien s'essaie à toutes les postures – dominées ou dominantes, conciliantes ou rebelles, raisonnables ou passionnées. Dans l'isolement qu'il a subi, celui qui a quitté son pays a su jouer de deux images opposées : l'une violente et agressive, l'image stéréotypée du mafieux albanais aux affaires louches et aux maîtresses multiples, d'un côté. De l'autre, il est quelqu'un d'anonyme et de neutre qui s'est extrait de tout désir et de toute affectivité. On craint, on se méfie du premier, on ne prête pas attention à l'existence du second.

« Etre immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien, c'est vivre dans un non-lieu, c'est vivre hors des territoires. » (Tahar Ben Jelloun *L'Invention du désert*)

Au-delà des complexités de la vie, Simon Pitaqaj a conquis en chevalier valeureux et contemporain sa vérité existentielle, dépassant la seule frontière des apparences.

Véronique Hotte – *blog Hottello*

Abattre les murs et construire des ponts

LUNDI, 12 MARS 2018, HUMANITE.FR

Deux pièces de Simon Pitaqaj invitent à découvrir une langue dramaturgique et poétique forte qui nous ébranle.

On ne connaît pas assez le travail de Simon Pitaqaj. Metteur en scène, comédien, né à Gjakovë, au Kosovo, qu'il a quitté en 1989, il s'est formé en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et avec Anatoli Vassiliev. L'influence du maître russe est perceptible dans son approche du travail sur la voix et de l'engagement corporel au plateau. Et dans ce goût à mettre en scène des textes non théâtraux pour en recréer l'oralité et la dramaturgie. Il a ainsi traduit, adapté et re-écrit des romans, des nouvelles, des contes et légendes du Kosovo de son enfance, créant la compagnie Liria, en 2008, au lendemain de l'indépendance de son pays.

Il est actuellement au théâtre du Colombier, à Bagnolet, avec sa dernière création, *Le Pont*, une version librement adaptée du *Pont aux trois arches* de l'écrivain albanais, Ismail Kadaré. Ce pont historique et légendaire doit être érigé au-dessus de la rivière Ouyane, qui est sous le monopole de la compagnie des bacs et radeaux, et dont le passage rythme la vie de la population locale, mais un sabotage mystérieux empêche sa construction et plonge le village dans l'incompréhension et la crainte. Le récit est porté par *Le Moine*, un double du narrateur et *le Glaneur*, un envoyé de l'Empire voisin, davantage des ombres que des personnages. Ils viennent semer le trouble et l'inquiétude, évoquer le basculement des Balkans sous domination ottomane en cette fin de 14^{ème} siècle. Mais cela prend la forme d'un conte moderne percutant où les conflits guerriers et économiques viennent perturber l'organisation de la société. Le pont marque aussi symboliquement un passage entre le monde des vivants et celui des morts, avec des rituels d'initiation, des secrets à percer.

Pour incarner ce texte tout en métaphores, où la langue se savoure comme le pays, deux grands acteurs, Arben Bajraktaraj, et Redjep Mitrovitsa, qui interpréta un *Hamlet* inoubliable à la Comédie-Française et laissa Avignon le souffle court après sa performance dans le *Journal de Vaslav Nijinski*, en 1994. (Voir *Un travail d'art inouï*, Jean- Pierre Leonardini : <https://www.humanite.fr/node/84500>). A leurs côtés, la comédienne et chorégraphe Cinzia Menga. Ensemble ils donnent corps et voix à cette légende cruelle et flamboyante qui nous touche et nous subjuge.

En écho, Simon Pitaqaj donnera également *Nous, les petits enfants de Tito* qu'il a écrit et mis en scène avec la collaboration artistique de Cinzia Menga et Samuel Albaric.

Ici il est aussi comédien et interprète son propre rôle sous la forme d'une auto-fiction. Lorsque la guerre éclate, il troque sa maison au pied des montagnes balkaniques contre une cité HLM en banlieue parisienne. Télescopages. Il vit à la fois les « meilleurs moments de sa vie » et aussi « les pires cauchemars ». Lui aussi doit apprendre à construire des ponts entre sa vie d'avant baignée dans les légendes, amputée de ses repères affectifs, et celle qui se met en place de l'autre côté du périphérique, dans le « 9-3 », avec ses marges et sa relégation. Où la plus grande part de ses voisins sont aussi des étrangers comme lui. Raconter sa propre histoire, c'est aussi raconter celle de l'exYougoslavie, évoquer les vivants et les morts, l'onde de choc de cette guerre fratricide. Il le fait à voix nue, sans apitoiement, avec tendresse et dérision, seul sur le plateau habillé seulement par la lumière et la musique. Il est lui-même et tous les personnages de son enfance. Voix unique et voix multiples.

Ecouter son histoire c'est aussi entendre celle de tous ces frères humains exilés et anonymes que nous croisons tous les jours.

Le pont, Du 13 au 18 mars 2018, Nous, les petits enfants de Tito, Le 15 mars à 14h et le 18 mars 18h Théâtre le Colombier, 20, rue Marie-Anne Colombier 93170 Bagnolet. Tél. : 01 43 60 72 81

Marina Da Silva – L'humanité

NOUS LES PETITS ENFANTS DE TITO Théâtre le

Colombier de Bagnolet 21 mars

Publié le 22 mars 2017 par edithrapport, blog *Journal de bord d'une accro*

Autobiographie-fiction de et avec Simon Pitaqaj, compagnie Liria.

Musique, on voit des grilles en projection, un homme debout au centre du plateau : « je suis un mafieux, comme tous les albanais. Je vends des voitures, des femmes et j'ai l'intention de vendre le reste de ma famille ! C'est vrai que je suis un dieu, car je suis un mafieux. Ma dette, je ne peux toujours pas la rembourser. J'ai vendu mon père et ma mère, je ne regrette rien ». Il se bagarre pour une femme. « Y'a des bourgeois qui nous regardent comme des singes, nous ne sommes pas des gens avec une bonne étoile, Nique ta mère, toi et ta réussite sociale (...) Tous les mois je tremble dans cette putain de prison. » Simon Pitaqaj danse, se déchaîne, il joue tous les rôles, erre sur le plateau. De sa vieille maison dans les Balkans d'où il a été chassé dans son enfance avec son frère Niqson aux banlieues des grandes villes où il a triomphé grâce au théâtre, il raconte une vie rêvée avec un certain brio. Liria avait été créé en 2008, au lendemain de l'indépendance du Kosovo.

Simon Pitaqaj metteur en scène et comédien, se présente comme le seul conteur kosovar en France. Après *Les Émigrés* et *Jours d'été* de Mrozek, *Don Juan* de Ghelderode, *Les soeurs siameses*, *L'Homme du sous sol* de Dostoïevski, *La Vieille Guerre du Kosovo-Bataille 1389* et *Vaki Kosovar*, ce solo nous plonge dans la réalité des survivants de cette guerre oubliée.

« Nous, les petits enfants de Tito » / Lecture de Simon Pitaqaj

« ...Au-delà du témoignage, il y a ce phrasé, déjà théâtral à la lecture : « Je suis un mafieux, je suis un mafieux comme tous les Albanais. »

C'est ainsi que cela commence et que cela se déroule ensuite, dans un flot continu qui fait remonter l'enfance, l'arrivée en France- Terre Promise, l'adolescence à Saint-Denis jusqu'au drame hypothétique...

L'histoire d'une promesse qu'un papa a voulu tenir envers son fils : l'emmener en France. Et qu'il grandisse là-bas, et qu'il découvre peut-être qu'ici n'est pas mieux qu'ailleurs.

Pas mieux, voire pire, si l'on réfléchit en « vie d'homme » à ce que cela signifie être un exilé, un étranger. Oscillant perpétuellement entre conte et récit de vie, Simon Pitaqaj réussit à mêler l'appel de l'ailleurs à la prison de la ville lumière et ses barres d'immeubles de banlieue. Là où la jeunesse se méprise et refuse de croire en l'avenir.

Lui il est l'image floue d'une jeunesse en fuite.

En France, il est l'Albanais. Celui qui, selon les préjugés, vendrait père et mère pour se tailler une part au soleil. Mais non. À la place, il écrit.

La force du texte de Simon Pitaqaj tient à sa forme brute et sans pathos. Un soliloque à bout de souffle, pour ne rien oublier. Il vient ici pour nous raconter une histoire, et nous repartirons avec ou pas, mais il a des choses à nous dire. C'est aujourd'hui à nous, lecteurs et spectateurs de savoir les décrypter ».

Marion Guilloux – *Le courrier des Balkans*

D'un Kosovo assiégé à la périphérie parisienne, du cœur des Balkans à la marge... Nous, enfants de Tito retrace via un soliloque magistralement mis en scène un périple intime et singulier. C'est celui de l'exil d'un adolescent, de ses montagnes balkaniques vers sa vie d'adulte en HLM en Seine Saint Denis, puis de nouveau aux sommets, ceux d'une station de ski et d'un voyage initiatique à la fin tragique.

1er tableau : Simon nous embarque dans son histoire, celle du jeune adolescent qui rêve d'aller à Paris, de quitter son village, son Kosovo natal. Il aspire à un monde meilleur. Il nous plonge au cœur de son univers baigné par les légendes des Balkans. Il raconte son identité, sa différence dans la plaine de Saint-Denis.

2e tableau. Flash back sur l'enfance où il est question de la promesse, de « besa » la parole donnée. Simon retrace sa traversée de l'Europe de Pristina jusqu'à Saint-Denis en passant par Belgrade.

3e tableau. Il s'ouvre sur un fond de rap. Une nouvelle légende un des mythes fondateurs le sacrifice du pont qui engendre une malédiction « Que tremble ce pont comme je tremble en ce mur ». Le sang, la boue, la guerre de merde, la guerre entre deux frères.

4e tableau. Le départ au ski à Val Thorens. Retour à la fumée, à la brume. Simon est coincé, piégé. « J'aime pas quand tout va bien. J'ai peur qu'il arrive quelque chose. »

5e tableau. La vision du grand père, le partisan qui lui offre son étoile. Les deux destins croisés, , les histoires qui semblent être les mêmes et qui peuvent pourtant être si différentes. Comme une litanie et comme un refrain, Simon repasse en boucle la scène du drame comme pour exorciser la malédiction.

Anouk Lederle – *Hajde*

CONTACT

Compagnie Liria :

Maison des Associations

15 avenue de Strathkelvin 91100 Corbeil-Essonnes

Artistique : Simon Pitaqaj

liriateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration : Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes

Soutiens : DRAC Île-de-France (compagnonnage avec la compagnie Amin Théâtre - 2017), ARTCENA (Encouragements dans le cadre de l'Aide à la création), Région Île-de-France, Département de l'Essonne, Agglomération Grand Paris Sud, la ville de Corbeil-Essonnes, la Médiathèque Chantemerle à Corbeil-Essonnes, l'Amin Théâtre / La Friche (résidence de création) et création Le Colombier / Cie Langajà Groupement à Bagnolet (création), lycée Robert Doisneau (résidence de récréation).

